



## ELOGE

DE M. PETIT.

**J**EAN-LOUIS PETIT naquit à Paris d'une famille honnête, le 30 Mars 1674. Les talens qu'il avoit reçûs de la Nature, ne tardèrent pas à se découvrir: on les remarqua dès sa plus tendre enfance, & une circonstance heureuse ne contribua pas peu à les mettre au jour. Le célèbre M. Littre, intime ami de son père, demouroit & vivoit avec lui: on peut juger si un Anatomiste aussi zélé pour le progrès de la science, pût voir avec indifférence le même goût déjà aisé à remarquer dans le jeune Petit, & s'il se fit un plaisir de cultiver des dispositions qui devoient lui paroître & qui étoient en effet si précieuses.

On seroit peut-être tenté de croire que nous supprimons de ce récit le temps de son enfance, & que nous parlons au moins de celui de sa première jeunesse: on se tromperoit cependant, nous parlons de ce temps où les enfans ordinaires savent à peine bégayer quelques mots, & ne montrent que de foibles étincelles d'une raison qui commence à se développer. Le jeune Petit, à proprement parler, n'eut point d'enfance; il commença à penser avant que de pouvoir parler. L'esprit d'imitation si naturel aux enfans, & qu'ils n'exercent que sur des sujets proportionnés à la foiblesse de leur âge, n'étoit occupé chez lui qu'à marquer le goût qui l'entraînoit vers l'Anatomie & la Chirurgie. Il représentoit exactement sur une poupée tous les bandages & tous les pansemens qu'on avoit été obligé de faire à la tête d'un de ses frères qui s'étoit blessé: on le surprit un jour dans un grenier où il diséquoit un lapin qu'il avoit dérobé pour cela. On a dit de M. Pascal, qu'il auroit inventé les Mathématiques si elles n'eussent pas été connues: ne pourroit-on pas dire de M. Petit, qu'il ne lui a manqué que de vivre dans les premiers

192 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
âges du monde, pour que le genre-humain lui fût redevable  
de la Chirurgie.

Avant qu'il eût atteint l'âge de sept ans, M. Littre le jugea capable d'assister à ses leçons & d'en profiter; en effet il en profita si bien, qu'à neuf ans il fut en état de préparer les cadavres, & souvent même de faire les dissections & les démonstrations en son absence: il étoit singulier de voir un enfant, si petit qu'il falloit le monter sur une chaise pour qu'il pût être vû des spectateurs, donner d'excellentes leçons d'Anatomie à des gens deux ou trois fois plus âgés que lui, qui l'écoutoient avec attention. Il s'en falloit bien que le développement de son esprit eût attendu celui de son corps.

Six années se passèrent dans l'étude continuelle de l'Anatomie avec M. Littre: il est aisé de juger ce qu'un tel disciple pût en apprendre en ce temps avec un tel maître. Il commença ensuite à s'appliquer à la Chirurgie sous M. Castel, Chirurgien de Paris, à qui on le confia: il tiroit tout le parti possible des leçons de son maître; mais ne trouvant pas assez d'occasions de s'exercer dans la pratique, il résolut de s'en procurer de plus fréquentes. Il disparut un jour de chez M. Castel, & ce ne fut qu'après plusieurs jours de recherches inutiles & de cruelles inquiétudes, qu'on fût qu'il s'étoit évadé dans l'intention de se rendre au siège de Mons; mais qu'ayant réfléchi sur l'irrégularité de cette démarche, il avoit pris le parti d'aller à Montargis où demeuroit un proche parent de son père, pour l'engager à obtenir de lui la permission de se rendre à l'armée: le père la lui refusa pour ce moment, mais promit de l'y laisser aller l'année suivante. Nous ne pouvons disconvenir que ce départ si mal concerté ne fût une faute, mais du moins étoit-elle du nombre de celles auxquelles on doit faire grace en faveur du motif.

Il fallut donc se résoudre à passer encore une année à Paris; elle fut employée toute entière à suivre les exercices publics & à fréquenter les hôpitaux, & cela avec la plus grande assiduité. Il se croyoit bien payé du sommeil dont  
il se

il se privoit, & de toute la fatigue, qu'il pouvoit effuyer, quand, par ce moyen, il s'assuroit une place commode pour voir faire une opération d'importance: probablement il jouissoit souvent de cet avantage; il y avoit sans doute peu de ceux qui couroient la même carrière, qui eussent voulu le lui disputer à ce prix.

Enfin le moment qu'il desiroit depuis si long-temps arriva; il fut employé en 1692 sur l'état des hôpitaux de l'armée du maréchal de Luxembourg qui fit, sous Louis XIV, le siège de Namur: il y employa son temps comme il avoit fait à Paris. Tout celui que lui laissoient ses devoirs remplis avec la plus scrupuleuse exactitude, étoit donné entièrement à ce qu'il regardoit comme ses plaisirs: il faisoit pendant l'été des cours d'ostéologie auxquels assistoient ses confrères, & ayant été employé l'hiver à l'hôpital de Dinant, il fit des cours réglés d'Anatomie. On y voyoit accourir les Chirurgiens de l'hôpital, ceux des Troupes, & même ceux de la ville, pour un grand nombre desquels ces démonstrations anatomiques étoient, malheureusement pour leurs malades, une véritable nouveauté.

Des talens aussi marqués ne purent demeurer long-temps dans l'obscurité: ils parvinrent bien-tôt à la connoissance de M. de Bagnols, intendant de Flandre, & de M. Voisin, intendant du Haynault. M. de Bagnols fut le premier à en profiter; il le fit employer l'hiver suivant à l'hôpital de Lille, où les Magistrats lui donnèrent dans l'Hôtel de ville une salle dans laquelle il fit des démonstrations publiques d'Anatomie: il fit la même chose les hivers suivans à Mons & à Cambrai.

Quand ces occupations anatomiques auroient causé quelque légère interruption dans ses devoirs, on le lui auroit volontiers pardonné en faveur de l'utilité dont elles étoient; mais il n'avoit pas besoin de cette indulgence. Personne ne travailloit dans les hôpitaux, ni plus que lui, ni avec plus d'intelligence: lui seul étoit chargé des opérations que les Chirurgiens-majors ne faisoient pas eux-mêmes, & qu'ils n'eussent osé

confier à aucun autre. L'habitude de disséquer lui avoit donné une adresse & une légèreté de main singulières, & l'étude de l'Anatomie lui avoit encore fait acquérir une qualité beaucoup plus estimable; elle l'avoit mis en état d'épargner les opérations, qu'il regardoit comme une ressource toujours fâcheuse, & qu'il ne falloit employer qu'après avoir épuisé toutes les autres.

La paix qui fut conclue en 1697, fit congédier l'état de l'armée, & M. Petit resta sans occupation. M. de Bagnols, saisit cette circonstance, & le fit nommer Aide-major de l'hôpital de Tournay: ce fut sa dernière fonction dans les armées; il fit pendant l'hiver un cours d'Anatomie dans une salle que les Magistrats de cette ville lui donnèrent, & partit au mois de mars 1698, pour revenir à Paris où il fut reçu Chirurgien en 1700.

Nous ne dissimulerons pas ici qu'il essuya quelques contradictions au commencement de son établissement; quel mérite en a été exempt? nous ne cacherons pas même que sa franchise & sa droiture l'engagèrent quelquefois à éclater contre des procédés qui ne méritoient que du mépris: il eût mieux fait sans doute de s'en tenir à ce dernier parti, & peut-être eût-il trouvé moins de difficultés à vaincre.

Il fit pendant les premières années de son retour à Paris, plusieurs cours publics d'Anatomie & d'Opérations aux écoles de Médecine; il établit chez lui des leçons d'Anatomie & de Chirurgie, où il eut pour disciples la plupart des Médecins & des Chirurgiens les plus connus de l'Europe: c'étoit à de tels exercices que s'employoit le vuide de pratique que ses ennemis cachés lui avoient voulu causer. La réputation brillante qui en fut le fruit, le vengea bien de leur malice.

Il fallut cependant quitter ces occupations pour se livrer tout entier à celles qu'exigèrent de lui la confiance du Public; mais il ne quitta point l'amphithéâtre anatomique de Saint-Côme, &, malgré son immense pratique, il a continué pendant plus de trente ans d'y enseigner avec succès l'Anatomie & toutes les parties de la Chirurgie.

Les distinctions les plus marquées dans le corps de la Chirurgie étoient bien dûes à un sujet qui lui faisoit tant d'honneur; aussi-tôt qu'il eut atteint le temps auquel il pouvoit être nommé à la préposiure, il le fut pour la première fois en 1714, par les suffrages unanimes de tous ses confrères. Son premier soin fut de veiller à ce que les examens que les candidats doivent subir à leur réception, se fissent avec toute l'exactitude possible: il sentoit mieux que personne combien l'honneur de ce corps qui lui étoit si cher, s'y trouvoit intéressé; & de plus il savoit combien il est important de ne confier la vie des citoyens qu'à des hommes de la capacité desquels on soit bien sûr.

Après tout ce que nous venons de dire de M. Petit, il est aisé de voir à combien de titres il appartenoit à l'Académie; il y fut reçu en 1715. L'idée qu'on en avoit conçue, se trouva parfaitement soutenue par plusieurs excellens Ouvrages qu'il y donna, tantôt sur des opérations singulières, tantôt sur des instrumens nouveaux qu'il avoit inventés, tantôt sur des découvertes importantes en Anatomie ou en Chirurgie. Ses observations sur la rupture du tendon d'Achille font de ce nombre; la première qu'il en donna, avoit été faite sur un sujet où la rupture du tendon étoit complète. On trouva dans Ambroise Paré un exemple d'une pareille blessure, mais avec des circonstances qui paroissent bien différentes de celles qu'avoit observées M. Petit: il n'en fallut pas davantage pour jeter du doute sur son observation; on alla même jusqu'à nier la réalité de la blessure. Les raisonnemens étoient appuyés de calculs sur la force des nerfs & des muscles, qui tendoient à prouver que cet accident étoit impossible: à tout cela M. Petit n'opposoit que le fait bien circonstancié, & le malade bien guéri. Une seconde observation leva tous les doutes; dans celle-ci, la rupture étoit incomplète, elle étoit semblable en tout à celle de Paré: ce dernier fait détruisit absolument toutes les objections, & il fallut convenir qu'on lui devoit presque en entier la manière de remédier à un accident qui a dû arriver presque aussi-tôt

196 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE  
qu'il y a eu des hommes, & dont à peine on connoissoit  
le nom.

La théorie de la manière dont se ferment les artères  
ouvertes, est encore une partie de l'économie animale dûe à  
ses observations. Nous ne rapporterons pas ici tous les moyens  
cruels & douloureux qu'on mettoit autrefois en pratique pour  
arrêter l'hémorragie dans les amputations: nous dirons seu-  
lement que depuis Ambroise Paré, la ligature avoit été re-  
gardée comme la manière la plus efficace & la plus sûre d'y  
parvenir, mais on en étoit resté-là. Personne n'avoit cherché  
à voir comment le sang étoit arrêté: on croyoit même que  
l'extrémité coupée du vaisseau ne se fermoit que lorsque les  
parois qui avoient été rapprochées par la ligature, se sou-  
doient ensemble. Les observations de M. Petit lui apprirent  
que l'extrémité du vaisseau ne se fermoit point par la jonc-  
tion de ses parois, mais que le sang arrêté par la ligature,  
s'y figeoit & formoit un bouchon si bien moulé sur la partie,  
qu'il arrêtoit par la suite le cours du sang; que la même  
chose arrivoit à une artère ouverte: d'où il conclut que la  
simple compression étoit suffisante. Il démontra toute cette  
théorie sur des pièces qu'il avoit disséquées après la mort de  
ceux qui avoient éprouvé ces accidens, & conclut à épargner  
aux malades l'inutile douleur des ligatures: il eut même la  
satisfaction de sauver par ce moyen la vie à un Officier de  
la plus haute naissance, qui avoit eu la cuisse coupée. Au vingt-  
unième jour après la blessure, la ligature se trouva insuffi-  
sante & l'hémorragie revint; mais heureusement M. Petit  
étoit présent, il ne s'effraya point du danger de son malade:  
sur le champ il fit faire la compression avec le doigt, pen-  
dant qu'on étoit allé préparer un instrument qui pût y sup-  
pléer; la compression arrêta l'hémorragie que la ligature avoit  
manquée: le malade guérit & jouit encore d'une parfaite santé.

Il sembloit qu'il fût destiné à rectifier des pratiques fon-  
dées sur l'ignorance où on étoit de la structure des organes  
attaqués, & de l'effet des opérations. On ne tentoit ordi-  
nairement la cure de la fistule lacrymale qu'en faisant, par

Le moyen du feu, dans l'os qui sépare l'orbite du nez, une ouverture qui devoit, disoit-on, donner un libre passage aux larmes dans la narine; mais il arrivoit presque toujours que les larmes n'y passoient point, & que le malade restoit sujet au larmoient, après avoir essuyé une opération douloureuse qui souvent laissoit à l'œil un érailement causé par l'action du feu, & toujours une cicatrice désagréable. M. Petit fit voir que dans l'état naturel, les larmes qui coulent à chaque mouvement de l'œil, d'une glande placée au dessus de son globe dans l'orbite, sont continuellement absorbées par les points lacrymaux; que ces points lacrymaux sont l'extrémité d'un conduit, qui se joignant au canal lacrymal & au sac nasal, forme un véritable syphon dont la branche la plus longue s'ouvre dans le nez & la plus courte dans l'œil; que par l'opération ordinaire on rend presque toujours cette longue branche, ou égale à l'autre, ou plus courte, & que par conséquent on abolit sans retour la fonction du syphon, en détruisant l'organe qui y étoit destiné: il substitue donc à cette fâcheuse opération un plan de cure aussi simple que peu douloureux. Une seule incision très-petite suffit pour introduire dans le sac nasal une sonde avec laquelle il force l'obstacle & débouche le conduit qui va dans le nez: une bougie introduite à la place de la sonde, moule, pour ainsi dire, le tuyau, pendant que la cicatrice se fait. Au bout de peu de jours on la retire, on ferme la plaie extérieure, & le malade se trouve guéri sans larmoient & sans difformité; & comme si cet avantage n'étoit pas un fruit suffisant de sa théorie, elle le conduit à démêler plusieurs maladies qu'on avoit jusqu'ici confondues avec la fistule lacrymale, qui toutes exigent des traitemens particuliers qu'il n'a pas manqué de décrire.

Nous ne pourrions, sans excéder les bornes d'un éloge, rapporter ici toutes les observations dont il a enrichi nos Mémoires: nous finirons par une qui n'est pas moins intéressante que les précédentes; c'est celle qu'il a donnée sur la maladie des enfans nouveaux-nés qu'on appelle le *filet*.

Les hommes naissent tous avec une espèce de bride charnée sous la langue, & cette bride se nomme *filet* : on imaginoit souvent que ce filet étoit trop court, qu'il gêneroit l'action de la langue & empêcheroit l'enfant de parler, & de plus on croyoit qu'il étoit dangereux de le couper lorsque l'enfant avoit atteint un certain âge; on se hâtoit donc de le couper aussi-tôt après la naissance. M. Petit a fait voir que l'opération de couper le filet n'est nullement dangereuse, même aux adultes; qu'au contraire elle se fait plus aisément & plus sûrement sur un enfant de cinq ans, que sur un qui vient de naître; que par conséquent on doit ne la faire aux enfans nouveaux-nés que dans le seul cas où le filet seroit assez court pour les empêcher de teter, puisqu'on ignore encore s'il les empêchera de parler ou non; qu'en cas que cela fût, il seroit toujours aisé de leur faire l'opération dans le temps où on en verroit la nécessité, mais qu'en leur coupant mal-à-propos ce filet, on couroit risque de tomber dans un inconvénient plus grand que celui qu'on avoit voulu éviter. Cette bride ou frein a été sagement mise par l'Auteur de la Nature pour empêcher la langue de pouvoir se retourner: en la détruisant, on rend à la langue cette funeste liberté; l'enfant en suçant, la retire en arrière, & la fait passer sous le voile du palais. Dans cette situation, elle ferme exactement l'entrée de la trachée-artère, & l'enfant est étouffé en peu de minutes: M. Petit a observé cet accident, & même sauvé plusieurs de ces innocentes victimes de l'ignorance & du préjugé.

Mais ce n'étoit pas assez pour lui de prescrire les cas auxquels l'opération n'étoit pas propre, il a encore imaginé un moyen de la rendre plus sûre, lorsqu'on est obligé d'y avoir recours; un instrument très-simple, de son invention, met à portée de la faire promptement, sûrement, & sans courir le moindre risque d'ouvrir les artères qui sont à la racine de la langue: combien d'enfans, qui seront peut-être un jour l'ornement de leur patrie, devront la vie à ces recherches de M. Petit!



Long-temps avant son entrée à l'Académie, il avoit donné la première édition de son Traité sur les maladies des os; cet Ouvrage n'étoit alors composé que d'un seul volume, il en donna en 1723 une seconde édition en deux volumes, augmentée de plusieurs observations nouvelles, & de plusieurs éclaircissimens sur les endroits qui avoient paru en demander: cet Ouvrage est d'un goût absolument neuf. Le Traité des fractures & celui des luxations sont les seuls qui paroissent devoir quelque chose à Paré; dans tout le reste, il n'a rien emprunté des Auteurs qui l'ont précédé; tous ses raisonnemens sont toujours soutenus de l'expérience & d'une infinité d'observations. Par-tout où les moyens ordinaires lui paroissent insuffisans, il propose des vûes nouvelles, des machines & des instrumens de son invention aussi utiles qu'ingénieux. En un mot, ce que nous pouvons dire de plus à l'avantage de ce Livre & à la gloire de son Auteur, c'est que cette seconde édition fut suivie en 1741 d'une troisième; qu'il étoit occupé, lorsqu'il est mort, à en préparer une quatrième, pour l'examen de laquelle il avoit déjà demandé des Commissaires à l'Académie; & qu'il a été traduit & imprimé en toutes les langues.

Le Roi ayant, par sa déclaration de 1724, établi des Démonstrateurs royaux à l'amphithéâtre de Saint-Côme, M. Petit fut un des premiers nommés. Peu de personnes, en effet, étoient autant en état que lui de remplir une de ces places, tant par ses connoissances que par le talent d'enseigner, & par son amour pour la Chirurgie.

Le Roi de Pologne, aïeul de Madame la Dauphine, tomba malade en 1726, & les symptomes de sa maladie devinrent si fâcheux, qu'on désespéra de sa vie. Dans cette circonstance on eut recours à M. Petit; il partit pour la Lithuanie, où étoit alors ce Prince, démêla les causes de sa maladie, & osa promettre une parfaite guérison. Ceux qui avoient jusqu'à ce moment conduit le Roi de Pologne, piqués qu'un Étranger eût la gloire de guérir une maladie qu'ils avoient jugé mortelle, firent en vain ce qu'ils purent.

pour le détruire dans l'esprit du Roi : M. Petit n'employa d'autres armes pour se défendre, que le sang froid & les soins qu'il redoubla auprès du Monarque; il le guérit, & cette guérison fut la meilleure réplique qu'il pût faire, & celle qui mortifia le plus ses ennemis.

Le Roi de Pologne le récompensa en Souverain; il auroit bien voulu l'attacher auprès de sa personne, il lui proposa les établissemens les plus avantageux, mais l'amour de la patrie tint bon contre les propositions de ce Monarque, elles n'eurent d'autres effets que de lui faire hâter son retour en France.

L'institution de l'Académie de Chirurgie chargea encore M. Petit de nouveaux devoirs, ou, si l'on veut, lui procura de nouveaux plaisirs : il en fut nommé le premier Directeur. On peut juger s'il fut assidu aux assemblées, & s'il remplit dignement cette fonction. Nous ne rendrons point compte ici des Ouvrages nombreux qu'il y donna, cette Compagnie a déjà mis le public à portée d'en juger; nous dirons cependant que ses remarques sur les tumeurs formées par la rétention de la bile dans le foie, les marques qu'il donne pour les distinguer des abcès, & sur-tout l'adresse avec laquelle il profite de l'adhérence causée par l'inflammation, pour ouvrir ces tumeurs sans craindre un épanchement funeste de la bile dans le ventre, sont un des plus beaux & des plus savans morceaux de Chirurgie qui aient paru.

Il étoit destiné sans doute à être appelé pour secourir les Têtes couronnées; il fut mandé en Espagne pour Don Ferdinand à présent régnant, il lui fit l'opération de la fistule, & le guérit. On fit en Espagne ce qu'on avoit fait en Pologne, tous les efforts possibles pour l'engager à y rester, & le succès en fut le même, il demeura toujours constamment attaché à sa patrie.

M. de la Peyronie étant entré en 1737 en possession de la place de premier Chirurgien du Roi, profita du droit qu'il avoit de nommer un Prevôt, en faveur de M. Petit, & le nomma à cette place, qu'il occupa alors pour la seconde fois,  
& de

& de laquelle il s'acquitta avec le même zèle que la première. L'année suivante il fut appelé en consultation pour monseigneur le Dauphin; à qui on fit l'ouverture d'un abcès à la mâchoire: ce fut à cette occasion que le Roi lui fit proposer de lui accorder des lettres de noblesse; mais hélas! à quoi auroient-elles pu lui servir? elles n'auroient rien ajouté à sa gloire, & personne n'étoit plus en état après lui d'en recueillir le fruit: il venoit de perdre, par une mort prématurée, un fils qu'il avoit élevé avec une dépense & des attentions incroyables, & qui avoit répondu à tous ces soins de la manière la plus propre à le flatter; il étoit, depuis deux ans, Chirurgien-major d'une des armées du Roi, & s'acquittoit de ce poste important comme eût pu faire un homme qui auroit eu l'expérience la plus consommée, lorsqu'il fut enlevé à l'âge de vingt-sept ans, par une maladie dont tout l'art de la Médecine ne le put tirer.

L'avènement de M. de la Martinière à la place de premier Chirurgien du Roi, remit encore M. Petit à la tête de sa Compagnie; il ne se cachoit pas même d'avoir désiré cette troisième nomination, il pouvoit avoir eu en vue une distinction jusqu'alors sans exemple, & qui sera probablement long-temps unique; mais un autre motif plus noble l'animoit. Les exercices des candidats, auxquels cette place l'obligeoit de présider, lui servoient à se rappeler une infinité de faits dont il vouloit profiter pour donner un Traité complet des opérations de Chirurgie, auquel il travailloit depuis douze ans. Cet Ouvrage est fort avancé; il en faisoit graver les planches à mesure qu'il composoit, & les estampes en sont tirées pour deux mille exemplaires. Il revoyoit en même temps son Traité des maladies des os, dont il vouloit, comme nous l'avons déjà dit, donner une quatrième édition. Tout cela ne prenoit rien, ni sur sa pratique, ni sur les fonctions de la prépositure, son zèle sembloit le multiplier en quelque sorte, mais par malheur le zèle ne soutient que l'esprit & le courage; son corps succomba sous le poids de tant de travaux, qui n'étoient plus proportionnés à son

âge & à ses forces; sa santé, qui jusqu'alors avoit été ferme & constante, commença à chanceler, il eut en six mois de temps deux ou trois oppressions de poitrine. Le 17 Avril 1750, il fut attaqué d'un crachement de sang considérable, & mourut le 20, âgé de soixante-seize ans, après avoir reçu la veille les sacremens de l'Eglise avec toutes les marques de la piété la plus sincère.

Son humeur étoit naturellement assez gaie, & il aimoit à recevoir chez lui ses amis; ses manières se sentoient plus d'une cordialité franche que d'une politesse étudiée; il étoit vif, sur-tout quand il s'agissoit de sa profession: une bévûe en Chirurgie l'irritoit plus qu'une insulte, mais il n'étoit sujet qu'à ce premier moment; aussi prompt à revenir qu'à se fâcher, il ne conservoit aucun levain, quelque grave qu'eût pu être l'offense; il pardonnoit sincèrement; en Philosophe qui rougit de ses foiblesses & excuse celles des autres, & en Chrétien qui fait que le pardon qu'il attend de l'Etre suprême a pour mesure celui qu'il accorde lui-même à ses semblables. Sa sensibilité pour les misères des pauvres étoit extrême; soins, remèdes, attentions, rien ne leur étoit épargné; il n'avoit point de pratique si utile & si brillante qu'il ne fût prêt de quitter pour courir au secours d'un pauvre qu'il croyoit avoir un plus grand besoin de son ministère.

Il étoit depuis long-temps de la Société Royale de Londres, il avoit une des deux places de Censeur royal qui sont destinées à la Chirurgie: sa réputation s'étoit répandue par toute l'Europe, plus d'un Souverain a voulu avoir de sa main un Chirurgien de confiance. Lorsqu'en 1744 le Roi de Prusse appela des Chirurgiens françois pour remplir les premières places de ses armées & de ses hôpitaux, il crut ne pouvoir mieux s'adresser pour en faire le choix, qu'à M. Petit; en un mot, on peut dire qu'il n'a manqué à rien de ce qu'il pouvoit faire, & qu'aucun des honneurs auxquels il pouvoit prétendre, ne lui a manqué.

Sa place de Pensionnaire-Anatomiste a été remplie par M. Ferrein, Associé dans la même classe.

